CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, Opéra municipal, le 17 nov 2026. PUCCINI : Le Villi. A. Marcellier, T. Bettinger, M. Scoffoni, M.A. Todorovitch… Stefano PODA / Paolo ARRIVABENI

En programmant *Le Villi*, premier opéra-ballet en deux actes de Giacomo Puccini, l'Opéra de Marseille offre à son public une soirée où le frisson du chef-d'œuvre à venir se mêle déjà à la puissance d'un drame autonome. Et dans la production de Stefano Poda – déjà présentée à Nice et à Toulon (avant Avignon en mars prochain) -, portée par la baguette survoltée de Paolo Arrivabeni, cette rareté prend des allures de fête pour le public marseillais.

Pour mesurer la portée de l'événement, il faut se souvenir que ***Le Villi*** naissent en 1883, dans l'ombre d'un concours milanais que Puccini, tout juste auréolé de son prix de composition au Conservatoire, ne remportera pas. Le jury de l'éditeur Sonzogno, pourtant présidé par son propre maître Amilcare Ponchielli, ne classe même pas l'ouvrage parmi les cinq partitions dignes d'une mention. Qu'importe : l'œuvre séduit Arrigo Boito, puis attire l'attention de Ricordi, qui commandera au jeune compositeur son deuxième opéra. La

consécration viendra plus tard, lorsque Mahler puis Toscanini s’empareront de cette partition ramassée, encore traversée d’échos verdiens et wagnériens, mais où palpite déjà l’élan mélodique et le sens du tragique qui feront la gloire future de l’auteur de *La Bohème* et de *Tosca*.

Le livret de **Ferdinando Fontana** puise dans une légende d’Europe centrale, celle des Willis, ces fiancées mortes d’amour qui reviennent se venger des hommes infidèles — une source qui inspira également *Giselle*. L’histoire est d’une simplicité implacable. Dans un village de la Forêt-Noire, Anna et Roberto célèbrent leurs fiançailles. Roberto doit partir pour Mayence régler un héritage ; Anna, inquiète, le supplie de ne pas l’oublier. Les saisons passent. À la ville, Roberto succombe à une autre femme. Anna meurt de chagrin. Son père Guglielmo invoque alors les *Villi*, et lorsqu’un Roberto rongé de remords revient au village, il est happé par leur ronde infernale — le célèbre intermezzo *La tregenda* — et danse jusqu’à la mort. Ce n’est pas encore le vérisme, mais un romantisme noir où la danse devient le langage même de la vengeance, entre enchantement et cauchemar.



Que **Stefano Poda** signe ici mise en scène, décors, costumes, lumières et chorégraphie n'étonnera personne : l'artiste protéiforme est chez lui lorsqu'il s'agit de faire surgir un univers visuel total, onirique et inquiétant. Sa lecture du *Villi* ne cède jamais à la simple illustration : elle plonge le spectateur dans une tragédie fantastique où l'amour trahi, la vengeance puis la mort prennent corps dans un ballet infernal. Les décors, les lumières et les silhouettes composent un conte noir à la fois introspectif et intemporel, où les revenantes ne sont pas des spectres grimaçants mais des présences dansantes, presque fascinantes. La coproduction, qui unit les Opéras de Nice, Toulon, Avignon et Marseille, permet à cette vision de circuler sans rien perdre de sa cohérence. À Marseille, elle trouve un écrin à la mesure de son ambition.

Il fallait des voix capables de porter ce drame sans l'alourdir, et la distribution réunie est un bonheur constant. **Alexandra Marcellier** incarne Anna avec une intensité qui n'a rien perdu de la ferveur qui avait bouleversé Marseille dans *Madame Butterfly* : la soprano dessine une fiancée d'abord lumineuse, puis dévorée par l'angoisse, avant que la douleur ne devienne pureté tragique. Face à elle, **Thomas Bettinger**, son Pinkerton de la saison passée, campe un Roberto tout en contrastes : l'insouciance du départ, la faiblesse de la trahison, puis l'épouvante du châtiment. Le ténor sait colorer chaque état sans jamais forcer l'héroïsme, et son duo avec Marcellier au premier acte est d'une tendresse palpable. À leurs côtés, **Marc Scoffini** apporte au baryton Guglielmo la solidité et l'humanité d'un père brisé, mais jamais caricatural de colère vengeresse. Sa voix, toujours aussi sûre, fait de ce personnage secondaire un pivot émotionnel. Enfin, **Marie-Ange Todorovitch** assume le rôle de la récitante avec une autorité tranquille et une diction idéale : sa présence narrative relie les tableaux, rappelle la légende et donne à l'ensemble sa dimension de conte murmuré, presque de veillée funèbre.



À la tête de l'**Orchestre** et du **Chœur de l'Opéra de Marseille**, **Paolo Arrivabeni** n'est pas un invité : il est de la maison, lui qui dirige ici son vingt et unième titre !… Sa connaissance intime de la phalange marseillaise lui permet de faire respirer cette partition de jeunesse avec une souplesse et une précision rares, sans jamais forcer le trait pré-verdien ni anticiper lourdement sur le Puccini à venir. Il en souligne les fulgurances orchestrales, la tendresse des pages d'adieu, la sauvagerie contenue de l'intermezzo. Et puis ce **17 novembre**, le *maestro* italien fêtait son anniversaire. À son arrivée sur le plateau pour les saluts, l'orchestre lui a réservé une surprise, en entonnant le célèbre *Happy birthday to you*, un moment émouvant qui dit tout de l'attachement réciproque entre Arrivabeni et « sa » maison marseillaise.

On sort de cette soirée avec le sentiment d'avoir assisté à quelque chose d'à la fois rare et évident. Rare, parce que *Le Villi* reste un oiseau nocturne dans le répertoire ; évident, parce que la production de Poda et la direction d'Arrivabeni en révèlent la nécessité dramatique et la beauté musicale. Les fantômes de Puccini, ces revenantes dansantes et vengeresses,

ne sont pas seulement les protagonistes d’un livret fin-de-siècle : ils sont les annonciateurs de toutes les héroïnes pucciniennes à venir, de Butterfly à Liù, en passant par Mimì.

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, Opéra municipal, le 17 nov 2026. PUCCINI : Le Villi. A. Marcellier, T. Bettinger, M. Scoffoni, M.A. Todorovitch… Stefano PODA / Paolo ARRIVABENI. Crédit photographique (c) Camille Rovera